

LE PRINCIPE D'HUMANITÉ

Du même auteur

Les Jours terribles d'Israël

Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1974

Les Confettis de l'Empire

Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1976

Les Années orphelines

Seuil, coll. « Intervention », 1978

Un voyage vers l'Asie

Seuil, 1979, et coll. « Points Actuels » N° 37

Un voyage en Océanie

Seuil, 1980, et coll. « Points Actuels » N° 49

L'Ancienne Comédie

roman, Seuil, 1984

Le Voyage à Keren

roman, Arléa, 1988, prix Roger-Nimier

L'Accent du pays

Seuil, 1990

Cabu en Amérique

(avec Cabu et Laurent Joffrin)

Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1990

Sauve qui peut à l'Est

(avec Cabu)

Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1991

Le Rendez-vous d'Irkoutsk

Arléa, 1991

La Colline des Anges

(avec Raymond Depardon)

Seuil, 1993, prix de l'Astrolabe

La Route des Croisades

Arléa, 1993 et Seuil, coll. « Points », 1995

La Trahison des Lumières

Seuil, 1995, prix Jean-Jacques-Rousseau, et coll. « Points », 1996

Écoutez voir !

Arléa, 1996

La Porte des Larmes

(avec Raymond Depardon)

Seuil, 1996

La Tyrannie du plaisir

Seuil, 1998, prix Renaudot essai, et coll. « Points », 1999

La Traversée du monde

Arléa, 1998

La Refondation du monde

Seuil, 1999

L'Esprit du lieu

Arléa, 2000

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

LE PRINCIPE
D'HUMANITÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-047434-4

© Éditions du Seuil, septembre 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Catherine et grâce à elle...

« L'humanité n'est pas héréditaire. »

Marie Balmary.

Note d'intention

« On doit échapper à l'alternative du dehors et du dedans : il faut être aux frontières. La critique, c'est l'analyse des limites et la réflexion sur elles. »

Michel Foucault¹

Deux partis pris – risqués mais assumés – ont présidé à l'élaboration de ce livre. Autant s'en expliquer loyalement.

Devant les mutations considérables que nous vivons, j'ai d'abord tenté d'échapper à une alternative qui, décidément, me semble fausse. Celle qui n'offre d'autre choix qu'entre le catastrophisme épouvanté et l'optimisme béat. Ni l'un ni l'autre ne me semblent pertinents. Le catastrophisme, vieille posture moralisatrice, conduit à récuser le principe même du progrès scientifique et incline tôt ou tard à une vaine nostalgie. Au sens strict du terme, il ne sert à rien. Mais l'optimisme béat n'est pas moins funeste. Il peut conduire à tous les consentements, à toutes les capitulations. Comme toujours dans l'histoire humaine, le seuil décisif que nous sommes en train de franchir ouvre sur autant de périls que d'espoirs. Quiconque souhaite que les seconds l'emportent doit s'interdire à la fois l'aveuglement et l'étourderie. Si un naufrage, en effet, nous guette, il s'agit de le regarder en face. Non point pour en tirer je ne sais quel discours apocalyptique, mais pour mieux le conjurer.

Mon deuxième parti pris est délibérément transdisciplinaire. Qu'Edgar Morin soit ici remercié pour ses encouragements, et ses leçons. Comme lui, j'ai choisi, en toute connaissance de cause, de m'aventurer dans des disciplines et des savoirs devant lesquels je n'ai aucune légitimité académique : génétique, cognitivisme,

1. *Dits et Écrits 1954-1988*.

informatique, neurosciences, etc. Je me suis appuyé sur des travaux spécialisés dont j'essaie de rendre compte ici avec le maximum d'honnêteté. En général, je ne suis jamais que le messenger – critique – de réflexions et de travaux qui m'ont semblé importants. Contraint de simplifier, j'ai tenté de ne jamais déformer. Je remercie les quelques chercheurs qui, ici et là, ont accepté de revoir mon travail.

J.-C. G.

Chapitre 1

Qu'est-ce qui nous arrive ?

« Nous voici confrontés à un monde qui se développe, conquérant et dominateur, mais qui, semblable au colosse aux pieds d'argile, risque non pas de s'effondrer mais de provoquer ce *mol ensauvagement* qui, après la Shoah, pourrait bien devenir la figure de la catastrophe actuelle. »

Jacques Hassoun¹

Nous sommes devant un stupéfiant paradoxe. Celui-ci : une logique invisible, jour après jour, tire le tapis sous nos pieds. Sans le savoir, nos sociétés sont prises à revers et nos idées en perdition, comme autant d'armées égarées dans la brume. Les valeurs, les concepts, les objectifs démocratiques que nous mettons en avant se voient affouillés dans leurs tréfonds. Nous vivons et pensons en quelque sorte au-dessus du vide, mais ce vide nous attend. Une manière de schizophrénie ontologique nous guette, pour ce qui concerne le sens des mots et des choses. Voyons cela de plus près. Quels sont l'avvers et le revers de cette étrange médaille ?

Pour l'avvers, les choses sont claires. Nous croyons – légitimement – aux *droits de l'homme*. Nous sommes convaincus que leur triomphe progressif à l'orée d'un nouveau millénaire annonce moins la fin de l'Histoire que la défaite (au moins provisoire) des tyrannies et des dominations. Adieu fascisme, communisme, nazisme ; adieu médiocres dictatures ; adieu enfermements imposés ! Les plus optimistes – et j'en suis – subodorent l'avènement possible d'une nouvelle époque des Lumières, mais qui s'étendrait cette fois à la terre entière. Le projet n'est ni absurde ni illégitime.

Nos tribunes, nos journaux, nos discours politiques retentissent

1. *Actualités d'un malaise*, Érès, 1999.

en tout cas de ce credo et de cette espérance. Nous exigerons que, partout, prévalent la liberté et la dignité. Plus de souverainetés mortifères, plus d'appartenances disciplinaires, plus d'oppressions catégorielles : les droits de l'homme sont le dernier horizon vers lequel nous acceptons de tourner nos regards. Le projet n'est pas suffisant, mais certainement nécessaire. Que l'oubli ensevelisse à jamais le ^{xx}e siècle finissant, ses fureurs, ses camps et ses idéologies arrogantes ! Plus jamais cela ! À nos yeux, la personne émancipée et paisiblement autonome sera demain la mesure de toutes choses. Nous sommes conséquemment devenus sourcilleux dès qu'un seul de ces « droits » est en question.

Dans le même temps, nous partageons une conscience plus aiguë de ce que peut être un *crime contre l'humanité*. Celui qui ajoute au meurtre des hommes le déni de l'humain ; celui qui aggrave le massacre par la mutilation du sens. Notre mémoire est encore vive à ce propos. Pour interdire à jamais ces carnages et ces désolations infra-humaines, pour en conjurer le péril, nous voulons échafauder un droit international nouveau, avec ses catégories pénales et ses tribunaux, en attendant sa « police ». La force armée, pensons-nous, doit être requise lorsqu'un crime contre l'humanité est avéré. Bosnie, Rwanda, Kosovo... La vigilance sur ce front justifie même, pensons-nous, que soient réévaluées, voire congédiées, les anciennes catégories de la *realpolitik*. Nations barricadées, frontières closes, souverainetés sourcilleuses, raisons d'État...

Nous réclamons une véritable « transvaluation des valeurs » politiques, pour paraphraser Nietzsche. Sur une planète lentement unifiée, aucune « souveraineté nationale » ne sera plus légitime dès lors que prévaudra, sous son couvert, l'horreur du crime contre l'humanité. A ceux qui s'alarment de voir disparaître ainsi les figures traditionnelles de la diplomatie, de la géopolitique et du droit international ; à ceux qui ironisent sur cet angélisme civilisateur, nous opposons la conscience immédiate – et télévisée – de l'horreur. N'est-il pas urgent de renoncer aux cynismes précautionneux de jadis si c'est pour accélérer l'émergence d'une vraie morale planétaire ? « La conquête des droits de l'homme comporte aussi quelque chose d'absolu, remarque l'une des meilleures juristes françaises en ce domaine. Il faut poser des bornes infranchissables,

qui se nomment juridiquement droits intangibles et crimes imprescriptibles. Il faut les rendre opératoires². »

Droits de l'homme d'une part, crime contre l'humanité d'autre part : ces catégories emblématiques sont ainsi devenues les deux pôles – positif et négatif – de la modernité. C'est de cela, en vérité, que nous parlons sans relâche. Telle est désormais la *doxa*. Ainsi est ressourcée notre bonne conscience et refondé ce qu'il nous reste d'optimisme historique. Voilà donc pour l'avvers de la médaille.

Redéfinir l'homme ?

Le revers est plus inquiétant. Dans notre dos, pendant que nous argumentons et moralisons ainsi, des questions capitales sont murmurées que nous préférons, pour le moment, ne pas écouter. Qu'est-ce qu'un homme, au juste ? Que signifie le concept d'humanité ? Cette idée ne serait-elle pas révisable ou évolutive ? Chose incroyable, ces nouvelles mises en cause de l'humanisme ne sont pas exprimées, comme jadis, par des dictateurs barbares ou des despotes illuminés, elles sont articulées par la science elle-même en ses nouveaux états. Elles sont même corrélées aux promesses étourdissantes de ladite science ; comme si c'était le prix à payer ou le risque à prendre. Mettre l'homme en question pour mieux le guérir... De la biologie aux neurosciences, de la génétique aux recherches cognitives, tout un pan de l'intelligence contemporaine travaille à ébranler les certitudes auxquelles nous sommes encore agrippés. Cette immense contradiction se dissimule derrière un brouillard de mots, mais de moins en moins.

Écoutons mieux les débats innombrables que font naître, aussi bien dans la presse que devant les tribunaux, les avancées de la bioscience – clonage, procréation médicalement assistée, recherches sur l'embryon, manipulations génétiques, greffes d'organes, appareillage du corps, etc. –, et constatons qu'une même interrogation les traverse tous. De part en part. Une interrogation

2. Mireille Delmas-Marty, « Quel avenir pour les droits de l'homme ? », in *Les Clés du XXI^e siècle*, Seuil-Unesco, 2000.

si radicale, si « énorme » que, devant elle, la pensée hésite, la jurisprudence bafouille, les tribunaux s'égarer : où placer la vraie limite de l'humain, c'est-à-dire *comment définir l'humanité de l'homme ?* Qu'est-ce qui distingue, après tout, l'homme du reste de la nature ? A quoi pourrait-on arrimer la singularité de l'espèce humaine, quand tout vient aujourd'hui la dissoudre « scientifiquement » dans l'incommensurable diversité biogénétique du vivant ?

Il n'est pas un seul de ces nouveaux débats qui ne se ramène à cette question principale et ne fasse lever la même obscure inquiétude. La génétique ne nous ramène-t-elle pas, *de facto*, à une communauté indifférenciée entre l'homme et l'animal ? Les sciences cognitives ne nous suggèrent-elles pas l'hypothèse du cerveau-ordinateur ou d'une possible intelligence artificielle, c'est-à-dire d'une proximité avérée entre l'homme et la machine ? La physique moléculaire ne postule-t-elle pas une continuité principielle de la matière elle-même, matière vivante et homme compris ? Alors ? Nous aurons bientôt les mains vides pour définir l'homme. Peut-être même le sont-elles déjà...

Telle est la vraie nature d'une révolution conceptuelle – un « changement de paradigme », diront les pédants – dont nous sommes les témoins muets. Cette révolution/mutation, chacun cherche encore ses mots pour la désigner clairement. On pourrait ici énumérer à loisir les citations. « Le fait nouveau, écrit Paul Ricœur, est que l'homme est maintenant devenu dangereux pour lui-même en mettant en péril la vie qui le porte et la nature à l'abri de laquelle il découpait jadis l'enclos de ses cités³. » Les perspectives qui nous assaillent n'ont plus seulement pour enjeu l'organisation plus ou moins juste de nos sociétés mais le principe d'humanité lui-même⁴. Un « seuil » a été franchi au cours des trois dernières décennies. Un seuil que pressentait, à sa façon, Michel Foucault lorsqu'il écrivait voici vingt-quatre ans : « Ce qu'on pourrait appeler le “seuil de modernité biologique” d'une société

3. Paul Ricœur, postface à Frédéric Lenoir, *Le Temps des responsabilités*, Fayard, 1991.

4. J'emprunte l'expression « principe d'humanité » qui donne son titre à ce livre au Comité consultatif national d'éthique qui, dans son document N° 1, écrivait : « Principe de moralité, le respect de la personne est ainsi principe d'humanité. » Repris dans *Vers un antidestin. Patrimoine génétique et droits de l'humanité* (dir. François Gros et Gérard Huber), Odile Jacob, 1992 (colloque d'octobre 1989 à Jussieu).

se situe au moment où *l'espèce entre comme enjeu dans ses propres stratégies politiques*. L'homme, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et de plus capable d'une existence politique ; l'homme moderne est un animal *dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question*⁵. »

Humanité, humain, espèce humaine... Nous sentons bel et bien, là sous nos pas, que s'entrouvre une faille. Devant ce vide annoncé, nous sommes pris de vertige. Nous apercevons une opposition irréductible entre les « deux moitiés » de la pensée moderne. Comment pourrions-nous promouvoir les droits de l'homme si la définition de l'homme est scientifiquement en question ? Comment conjurerons-nous les crimes contre l'humanité si la définition de l'humanité elle-même devient problématique ? Cet immense paradoxe auquel nous voilà promis n'a plus grand-chose à voir avec l'ancien attachement, « gentil » et débonnaire, pour l'humanisme des préaux d'école ; ce civisme rantanplan auquel s'abreuvent encore nos péroraisons politiques. Ni même avec la seule défense écologique d'une planète menacée par le trou dans la couche d'ozone ou le réchauffement du climat.

Ce qui est en cause aujourd'hui, ce n'est pas seulement la « survie de l'humanité », définie comme communauté habitant la planète Terre, mais bien, en chacun de nous, *la persistance de l'humanité de l'homme* ; cette qualité universelle que Kant appelle *Menschheit* et qui fait véritablement de la personne un être humain. « Ce qui est en cause, écrit magnifiquement Maurice Bellet, c'est la naissance d'humanité : c'est-à-dire que l'humain de l'humain n'est pas évident, c'est une formidable et improbable émergence au sein de l'univers⁶. » Une émergence qui redevient plus fragile que jamais.

Oui, un seuil prodigieux est en train d'être franchi. Ce « possible » soudainement offert à nos projets par le saut qualitatif de la science, cette hypothèse d'une humanité mutante ou d'une post-humanité, le journaliste scientifique Hervé Kempf propose de l'appeler la « révolution biolithique », par opposition à ce qu'avait

5. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La Volonté de savoir*, Gallimard, 1977.

6. Maurice Bellet, *Études*, décembre 2000.

été la révolution « néolithique » – du grec *neo*, nouveau, et *lithos*, pierre –, survenue il y a environ douze mille ans, et qui fit passer les sociétés humaines d'un mode de subsistance basé sur la chasse et la cueillette à une économie reposant sur l'élevage et l'agriculture. Cette révolution marquait un changement complet du rapport de l'humanité à la nature. Aujourd'hui, « nous entrons dans une nouvelle ère, dominée par les techniques mariant le vivant (*bio*) au minéral (*lithos*) ». Pour Hervé Kempf, cette nouvelle révolution vient clôturer une très longue période de l'Histoire, durant laquelle furent forgées les catégories mentales dans lesquelles la pensée occidentale a construit au cours des siècles sa représentation du monde. Cette représentation, aujourd'hui, se disloque comme un ciment devenu friable.

« On pensait l'homme comme un concept fixe, au moins à l'échelle des millénaires durant lesquels l'espèce humaine, à la maturité de son évolution biologique, était entrée dans l'histoire. [...] Le biolithique ouvre l'histoire d'une évolution dirigée, d'une biologie transformée, d'un humain fils de ses œuvres et non plus de la puissance tutélaire de la nature⁷. » Certains, beaucoup plus inquiets, mobilisent à propos de cette même mutation des métaphores apocalyptiques. « Après avoir brisé les tabous de l'asphyxiante culture bourgeoise, il faut maintenant *briser l'être*, l'unicité du genre humain, par la déflagration prochaine d'une bombe génétique qui serait à la biologie ce que la bombe atomique fut à la physique⁸. »

Une chose est sûre : nous hésitons soudain devant notre propre témérité technoscientifique. Les instruments que nous avons entre les mains nous ouvrent les portes d'une aventure sans équivalent dans notre histoire. Le pouvoir nous est donné de reculer les frontières biologiques, de défier le destin corporel, de conjurer les anciennes fatalités de la physiologie ou de la généalogie, de guérir les maladies incurables, etc. L'orgueil humain qui habite l'époque n'est pas, de ce point de vue, tout à fait abusif. Mais l'effroi terrible qui l'accompagne est tout aussi fondé. En février 1997, après le clonage de la brebis Dolly, le quotidien allemand *Frankfurter*

7. Hervé Kempf, *La Révolution biolithique. Humains artificiels et machines animales*, Albin Michel, 1998.

8. Paul Virilio, *La Procédure silence*, Galilée, 2000.

Allgemeine Zeitung exprimait le sentiment commun en écrivant : « Copernic a chassé l'homme du cœur de l'univers, Darwin du sein de la nature, la procréatique s'apprête à expulser l'homme de lui-même. »

Tel est peut-être, pour reprendre une belle expression de Marie Balmory, « le bonheur catastrophique qui nous menace⁹ ».

Un si proche passé

Arrêtons-nous un moment à ce terrible effroi. Il faut le prendre très au sérieux et non point le traiter en superstition. On ne peut s'y référer en effet sans mentionner la mémoire particulière qui le nourrit en secret, l'exacerbe, le ranime sans relâche. C'est la mémoire d'un passé très proche. Elle veille inmanquablement derrière tous les débats dits « bioéthiques », dans chaque colloque ; elle est présente au cœur de toute réflexion, au point d'empoisonner la plupart d'entre elles. Je veux parler du souvenir de la Shoah, bien sûr, et de ce qui fut à l'œuvre, il n'y a pas si longtemps, dans les camps. Nul doute que toutes les questions contemporaines sur la définition de l'homme *nous rappellent quelque chose*.

Les tenants de l'optimisme scientiste s'irritent lorsque l'on convoque cette mémoire-là pour dénoncer les possibles dérives de la génétique. Pour eux, cette inlassable convocation de Hitler est exaspérante. Ils y voient une façon commode d'encourager toutes les prudences « obscurantistes » ou les réactions « technophobes » (les deux mots sont à la mode). Ils ont tort. La référence intuitive à ce passé-là n'est pas déraisonnable. C'est bel et bien l'indépassable exception nazie et la Shoah qui ont fait naître, par contre-coup, notre souci obsessionnel de *l'humain de l'homme*. La chronologie historique en témoigne. C'est après l'ouverture des camps et des fosses communes que le tragique s'est invité, à tout jamais, dans cette affaire. Après la Shoah, nous avons rompu avec ce que pouvait avoir de courtois, de détaché, de quasi badin, au XVII^e ou au XVIII^e siècle, les réflexions sur l'animalité ou l'humanité de la créature. (Plutarque, La Mettrie, Descartes, tant d'autres...) Le

9. Marie Balmory, *Abel ou la traversée de l'Eden*, Grasset, 1999.

système concentrationnaire nazi fabriqua cette fois, au sens strict du terme, une sous-humanité. Pour de bon. Pour de vrai. L'homme tout entier, à travers le juif ou le tzigane, fut ramené de force à l'animalité ou condamné au statut d'objet, de chose. Les corps des suppliciés, leurs dents, leur peau, leurs cheveux devinrent *matière première*... En 1945-1946, subitement, « l'Occident a [donc] découvert avec horreur que l'on pouvait détruire une vérité plus précieuse que la vie elle-même : l'humanité de l'être humain¹⁰ ».

Les grands témoignages de l'après-guerre, qui renforcèrent tragiquement notre perception de la dignité humaine, insistent tous sur cette épouvante historique. Il n'est que de les relire. On pense à Primo Levi qui, dans *Si c'est un homme*, revient sans cesse sur cette rétrogradation délibérée et maniaque du déporté au rang de « bestiau », de « matière première » ou d'« ordure »¹¹ (ce sont ses termes exacts). Levi décrit les hommes ramenés à l'état de ruine, ces « musulmans » – *Musulmänner* dans l'argot des camps –, ces « non-hommes qui marchent et s'épuisent en silence ». Des « musulmans » arrachés à leur propre statut de personne. On pense tout aussi bien à Robert Antelme qui, dans *L'Espèce humaine*, décrit l'émergence, dans les camps, de cette furieuse « revendication d'humanité » qui, pendant un demi-siècle, ne quittera plus jamais la mémoire occidentale. En effet, écrit-il, c'est bien « la remise en cause de la qualité d'homme [qui] provoque une revendication quasi biologique d'appartenance à l'espèce humaine¹² ».

Oui, il faut lire et relire – mais de très près aujourd'hui – ces protestations exemplaires.

Au-delà de ce que purent avoir de bouleversant ces témoignages rapportés du néant, on doit comprendre qu'ils représentaient, en creux, une redéfinition intransigeante, vibrante, inquiète de *l'humanité de l'homme*. Cette dernière serait désormais à construire, à reconstruire, à défendre contre toute entreprise visant à la ruiner. On savait désormais que l'innommable était possible et se révélait bien pire que le massacre. Il devenait clair, *a contrario*, que l'homme

10. Isabelle Marin, « La dignité humaine, un consensus ? », *Esprit*, février 1991.

11. Publié pour la première fois en 1947 dans une toute petite maison d'édition, le livre ne fut vraiment redécouvert qu'en 1958 lors de sa réédition chez Einaudi, traduit en six langues, et constamment réédité depuis. Né en 1919, à Turin, Primo Levi s'est donné la mort en 1987.

12. Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, dernière éd. Gallimard, coll. « Tel », 1979.

Bétail, boue, ordure...

« Il ne s'agit plus seulement de mort, mais d'une foule de détails maniaques et symboliques, visant tous à prouver que les juifs, les Tziganes et les Slaves ne sont que bétail, boue, ordure. Qu'on pense à l'opération de tatouage d'Auschwitz, par laquelle on marquait les hommes comme des bœufs, au voyage dans des wagons à bestiaux qu'on n'ouvrait jamais afin d'obliger les déportés (hommes, femmes et enfants !) à rester des jours entiers au milieu de leurs propres excréments, au numéro matricule à la place du nom, au fait qu'on ne distribuait pas de cuillère (alors que les entrepôts d'Auschwitz, à la Libération, en contenaient des quintaux), les prisonniers étant censés laper leur soupe comme des chiens ; qu'on pense enfin à l'exploitation infâme des cadavres, traités comme une quelconque matière première propre à fournir l'or des dents, les cheveux pour en faire du tissu, les cendres pour servir d'engrais, aux hommes et aux femmes ravalés au rang de cobayes sur lesquels on expérimentait des médicaments avant de les supprimer.

Le moyen même qui fut choisi (après de minutieux essais) pour opérer le massacre était hautement symbolique. On devait employer, et on employa, le gaz toxique déjà utilisé pour la désinfection des cales de bateaux et des locaux envahis par les punaises ou les poux. On a inventé au cours des siècles des morts plus cruelles, mais aucune n'a jamais été aussi lourde de haine et de mépris. »

Primo Levi, *Si c'est un homme*, Presses Pocket, 1990.

ne devrait plus jamais être assimilé ni à l'animal, ni à la machine, ni à la chose. C'est d'ailleurs cette humanité irréductible, instituée comme telle par le regard de l'autre, qui avait permis de résister mentalement au dessein nazi. Elle prit valeur de repère absolu, d'antimal, de pôle magnétique pour toutes nos sociétés démocratiques. L'après-guerre et les décennies qui suivirent furent habitées par cette absolutisation qui rompait avec les anciennes références de l'humanisme historique, lequel, autrefois, était perçu comme un rajout de bon goût, un progrès aimable, une sorte de courtoisie morale substituée à la cruauté du monde. Après Auschwitz, on ne pourrait plus jamais penser l'humanisme de cette façon, ni composer avec ses mille et une définitions possibles. Cette fois, on changeait de registre. Ce changement habite encore nos consciences...

Si ressemblants aux bêtes...

« Si ressemblants aux bêtes, toute bête nous est devenue somptueuse ; si semblables à toute plante pourrissante, le destin de cette plante nous paraît aussi luxueux que celui qui s'achève par la mort dans le lit. Nous sommes au point de ressembler à tout ce qui ne se bat que pour manger et meurt de ne pas manger, au point de nous niveler sur une autre espèce, qui ne sera jamais nôtre et vers laquelle on tend ; mais celle-ci qui vit du moins selon sa loi authentique – les bêtes ne peuvent pas devenir plus bêtes – apparaît aussi somptueuse que la nôtre “véritable” dont la loi peut être aussi de nous conduire ici. Mais il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce reste intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils nous tuent. [...] C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. [...] Tout se passe effectivement là-bas comme s'il y avait des espèces – ou plus exactement comme si l'appartenance à l'espèce n'était pas sûre, comme si l'on pouvait y entrer et en sortir, n'y être qu'à demi ou y parvenir pleinement, ou n'y jamais parvenir même au prix de générations –, la division en races ou en classes étant le canon de l'espèce et entretenant l'axiome toujours prêt, la ligne ultime de défense : “Ce ne sont pas des gens comme nous.” »

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1979.

Ce n'est pas tout. Aux grands témoignages façon Primo Levi ou Robert Antelme s'ajouta une énonciation tout aussi solennelle mais plus juridique de cette notion d'espèce humaine. A l'issue du procès de Nuremberg (1946-1947) fut élaboré le *code de Nuremberg*, qui, pour la première fois, entendait fixer des règles et des limites à toute expérimentation sur l'homme. Ce code fut adjoint au jugement prononcé en 1947 par le tribunal américain contre vingt-trois médecins nazis et trois autres scientifiques allemands, convaincus d'avoir pratiqué des expériences – le plus souvent mortelles – sur des êtres humains. En pratique, il s'agissait de codifier plus sévèrement la recherche médicale en posant comme

10. Un mauvais usage de Darwin 277

Le grand malentendu, 278. – Les fantasmes de l'esprit bourgeois, 281. – Accepter la cruauté ou la combattre ?, 285. – Naissance d'un délire, 288. – Postérité d'une folie, 290. – « On va me traiter de monstre », 292. – Néo- et ultra-darwinisme, 295.

Troisième partie

Si la vie est résistance...

11. Peut-on renoncer à penser ? 301

Un « crépuscule » de l'humanité, 302. – La postmodernité prise au mot, 305. – L'humanisme anthropophage, 308. – « Que le savoir avance, que la vie périsse ! », 310. – Un nouveau genre humain ?, 313. – Misère de l'homme spéculaire, 315. – De la résistance au ralliement, 317. – Place aux « technosciens » !, 320.

12. L'injonction scientifique 325

La « nouvelle frontière », 326. – « Avenir radieux » et « lendemains qui chantent », 329. – Un nouveau clergé ?, 333. – Le retour des savants fous, 336. – L'idéologie de l'expertise, 340. – Des prix Nobel au secours de Hitler, 342. – Grandeur et misère de la bioéthique, 345. – Le « moins disant éthique », 348. – La nouvelle quadrature du cercle, 350.

13. L'alliance retrouvée 353

Une origine biologique de la morale ?, 354. – La « mémoire de chaque homme », 356. – Le matérialisme saisi par l'immatériel, 359. – La vie comme énigme, 361. – La Terre est ronde, et elle tourne !, 363. – Astronomie et cathédrales, 366. – Le principe de non-empiétement, 369. – Concordisme fou et créationnisme ignorant, 371. – Un chemin tenu ouvert, 374.

Épilogue. Un parti pris d'humanité 379

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT S.A. AU MESNIL- SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2001. N° 47434 (XXXXX)